

Nouvelles coprésences, nouveaux classements ?

Classification des genres de la cour de récréée aux réseaux sociaux numériques

Mots clés : réseaux sociaux, réputations, rumeurs, jeunesse, genre

Le cyber-psychologue John Suler a montré que les interfaces numériques pouvaient avoir un effet désinhibiteur sur les interactions sociales (2004). Il observe que les utilisateurs peuvent être plus enclins à se confier sur les réseaux sociaux, tout comme ils peuvent adopter des comportements agressifs qu'ils ne se le permettraient en face-à-face. Cet effet de désinhibition est en partie dû à l'absence des corps, des costumes, des voix, des groupes, des noms, qui minimisent les statuts d'autorités et brouillent les hiérarchies en ligne. L'effet égalitaire des écrans a été largement idéalisé au moment de l'émergence de la communication en ligne aux Etats-Unis, dans les années 1980 (Turner, 2006). L'espace numérique est perçu comme un espace qui efface les caractéristiques sociales et par la même, libère et démocratise les rencontres et les conversations (Bergström, 2019, p.40). Les réseaux sociaux ont été durablement marqués par cette idéologie, tant par les usages qui accordent à la dérision une place centrale (Dagnaud, 2013) que par les nouveaux scripts proposés par les concepteurs. Seulement, les études des interactions numériques sont souvent déconnectées de leur encrage social hors ligne. Au collège, il existe une séparation et une hiérarchie de genre nette. Si en ligne, notamment sur Snapchat, les échanges avec les jeunes du sexe opposé semblent possibles, ne peuvent-ils pas pour autant sanctionnés au collège ? A partir d'une enquête (n)ethnographique réalisée dans quatre collèges de la région parisienne, je décrirai les principes des classifications de genre entre élèves. Je montrerai ensuite que ces principes s'estompent dans les échanges privés en ligne. Enfin, j'expliquerai que ces échanges sont faussement privés, que les traces laissées en ligne et partagées en et hors ligne sont utilisées pour assigner une réputation négative à un individu qui l'exclura durablement du groupe.

Méthode d'enquête

Ethnographie comparée. Des observations et des entretiens ont été menés durant deux années scolaires auprès de jeunes âgés de 10 à 17 ans dans quatre collèges franciliens. Ces collèges ont été sélectionnés sur le critère de leur composition sociale. Le collège A, situé au cœur de la capitale, accueille des jeunes majoritairement issus de classes moyennes et favorisées. Le collège B, une REP+ dans une proche banlieue en cours de gentrification, reçoit un public majoritairement issu de classes populaires. Le collège C, accueille une population mixte : enfants de cadres et de professions intermédiaires habitant la banlieue pavillonnaire environnante et enfants des classes populaires habitant les cités voisines. Le collège D, une REP enclavée dans une cité agitée par le trafic de stupéfiants, accueille presque exclusivement des jeunes issus des classes populaires. On me connaît comme la « dame des interviews » et les élèves viennent seuls ou en groupe viennent me demander eux-mêmes pour faire un entretien pendant la pause de midi ou les permanences.

Nethnographie. Les activités des collégiens volontaires ont été observées en ligne. J'ai créé des profils en mon nom sur Facebook, Instagram et Snapchat. A la fin des entretiens je proposais aux élèves de m'ajouter sur ces réseaux. A partir de ces quelques contacts j'ai pu ajouter d'autres élèves grâce aux « amis communs » et aux « pubs ». Quand ils demandaient mon identité, je me présentais en précisant que rien ne serait capturé et qu'ils pouvaient supprimer mon profil s'ils ne souhaitaient pas participer. J'ai accédé aux activités d'environ 200 d'entre eux sur Instagram et Snapchat. Pour compléter ces observations j'ai interrogé le PDG de Snapchat France, avec une classe de 4^e (collège B) et individuellement.

Questionnaire. Pour avoir une idée de la portée de ces observations qualitatives, j'ai transmis à la direction des collèges un questionnaire sur Google Forms. De façon anonyme et sur base du volontariat, les collégiens y ont renseigné, entre autres, des questions qui portaient sur leur sociabilité. A l'exception du collège B, où la direction a tenu à le faire passer aux élèves à l'aide des assistants pédagogiques. Au total, 236 élèves ont répondu au questionnaire (Tableau 1), soit environ 10% du nombre total de jeunes accueillis dans ces établissements. Cette enquête a été conçue pour être qualitative et ces observations chiffrées ne doivent pas être retenues comme définitives, mais simplement à appuyer les analyses ethnographiques.

Tableau 1. Caractéristiques démographiques de l'échantillon (n=236)

	Effectif	Fréquence
<i>Classe</i>		
6e	36	15,3%
5e	75	31,8%
4e	60	25,4%
3e	65	27,5%
<i>Collège</i>		
A	35	14,8%
B	111	47%
C	52	22%
D	38	16,1%
<i>Genre</i>		
Filles	151	64%
Garçons	86	36%

1. Classification différenciée hors ligne

Contrairement aux groupes d'adultes, les groupes de collégiens ne sont pas constitués en vertu de statuts sociaux fixés par le diplôme, l'emploi, le salaire, la parentalité, *etc.* (Bidart, 2002, p.37). C'est dans l'interaction prolongée, dans la diffraction des jugements individuels au travers de rumeurs et dans leur cristallisation en réputation (Clair, 2008) que la hiérarchie juvénile s'instaure. Dans une période située entre la puberté et la sexualité génitale (Bozon, 2002), les adolescents s'identifient, se contrôlent et se classent souvent à partir de normes genrées et sexuelles (Amsellem-Mainguy, Coquard & Vuattoux, 2017, p. 209-210).

a. *L'ordre du genre*

Si les élèves sont relativement mélangés en primaire, l'arrivée au collège marque une séparation entre les sexes et les générations. « *C'est très rare qu'elles viennent à part pour leur expliquer un exercice (...) mais sinon, on se fait souvent rejeter. Alors qu'en primaire tout le monde se parlait* » (Tom, 11 ans, 6^e, collège C). Ils déclarent à hauteur de 40% passer la plupart de leurs récréations avec des groupes constitués d'élèves du même sexe et du même âge. La variable générationnelle est la plus déterminante : 70,3% des collégiens passent l'essentiel de leurs récréations avec des groupes du même âge et 49,6% des répondants restent avec des élèves du même sexe (n=236). A titre individuel, l'affirmation publique de son appartenance à un genre et la séparation avec l'autre s'explique par la crainte de se faire humilier et rejeter. Nesrine m'a raconté qu'elle réprimait son envie de passer du temps avec les garçons et d'adopter leur attitude pour ne pas subir de représailles.

J'ai envie de faire comme des garçons, j'ai envie de faire des bêtises dehors. Je ne veux pas rester comme une fille. C'est grave nul de rester toujours posée et tout. Mais je ne calcule même pas les garçons, à part par messagerie. (...) Dans le collège, comme en dehors du collège, même pas je leur dis bonjour. Toujours ils sont en groupe, je les évite. Je mets mes écouteurs, j'avance tout droit. (Nesrine, 13 ans, 4^e, Collège B, classe populaire).

Les filles ne sont pas les seules à subir cette séparation des sexes, car elles cherchent à s'en défendre en attaquant les garçons. Comme le remarquait déjà Simone de Beauvoir en 1949, « *Avec ses amies, elle affecte de rendre aux garçons mépris pour mépris ; elles font bande à part, elles ricanent et se moquent d'eux* » (p.49) :

Dès que tu leur dis un mot, elles disent : ta gueule. Dès qu'un garçon... Enfin ça dépend de qui si c'est ami ou pas, et ça dépend de la question... Si je lui dis ça va elle va me dire oui. Si je lui dis faut faire quoi dans l'exercice, elle va me dire : fallait que t'écoute. Il y a une autre fille (...) même quand tu dis

rien (...) elle va te dire ta gueule. Après on s'en fout un peu d'elles en fait. (Jules, 11 ans, 6^e, collège C)

Selon Isabelle Clair, une fille doit sembler « dure », comme inaccessible pour garder sa valeur (2008, p.49). A l'adolescence, période d'entrée potentielle dans la vie amoureuse et sexuelle (*Ibid.*, p. 273), le contrôle social exercé sur les relations mixtes est particulièrement intense. Dans cette période se construit ce qu'elle appelle l'*ordre du genre* (*Ibid.*, p. 30) qui est à la fois un processus de distinction entre le masculin et le féminin et de hiérarchisation du masculin comme supérieur au féminin. Dans cet ordre, les individus sont soumis à une double obligation : d'appartenir visiblement à la catégorie d'homme ou de femme et d'occuper une place de dominant ou de dominé. L'ordre détermine des rôles genrés dans les relations mixtes plaçant les femmes du côté de l'amour et de la sentimentalité, et les hommes du côté du corps et de la sexualité.

b. Des critères d'intégration scolaire divergents

Les amitiés

Pour les collégiens, les trois qualités qui aident le plus à créer une relation amicale sont la sincérité (27,5%), l'humour (22,5 %) et le respect (17,8%). Leurs attentes envers les relations amicales sont très marquées par le genre. Un « vrai ami » c'est avant tout, pour les garçons, un soutien dans les moments difficiles (29,3%), quelqu'un avec qui ils délirent bien (29,3%) ou quelqu'un avec qui ils partagent les mêmes centres d'intérêt (12,2%). Pour les filles, le soutien dans les moments difficiles reste la caractéristique la plus mentionnée (21,3%) mais pour elles, un ami peut aussi être quelqu'un qui est toujours présent pour elles (20%) ou avec qui elles peuvent être elles-mêmes, sans tricher (18%). Au-delà de cette recherche partagée d'un ami comme appui dans les coups durs, on constate que l'amitié au masculin se définit avant tout par le *divertissement*, alors qu'au féminin c'est avant tout une relation de *proximité* et d'*intimité* qui est attendue.

Les sentiments

On retrouve les mêmes principes différenciés dans le rapport à l'autre dans la vie amoureuse et sexuelle des adolescents. Les garçons chamaillent les filles, se moquent d'elles, leur courent après, avant tout pour s'amuser, mais les filles gardent leurs distances. Elles se projettent d'emblée dans des relations de couple ou sexuelles et ne se sentent pas prêtes. D'autant plus que les sollicitations adviennent subitement. Elles deviennent attractives à la puberté, quand leurs formes apparaissent, et ce, indépendamment de leur volonté. Ce changement est d'autant plus remarqué qu'il arrive en différé et focalise les attentions sur les filles concernées. Elles peuvent être étiquetées de « putes » parce que leurs habits deviennent soudain moulants et leurs échanges avec le sexe opposé suspects. Les garçons remarquent qu'elles sont « *formées pour leur âge* », les classent en fonction de ces formes et adoptent des comportements sexualisés (discours, attouchements), comme si ces formes les y autorisaient. Cela donne aux filles pubères un statut ambivalent : d'un côté, elles sont désirées et convoitées par les garçons ; de l'autre, elles sont décriées justement parce qu'elles sont désirables. Chelsea est très sociable et apprécie autant de parler aux filles qu'aux garçons. Elle tombe souvent amoureuse, mais personne ne s'intéressait à elle, jusqu'à l'année précédente, quand elle a eu ses règles. Elle n'est pas prête pour une relation amoureuse, pourtant ses amies la délaissent et les garçons la brusquent.

Le garçon qui était là tout à l'heure (...), il est tombé amoureux de moi ! L'année dernière on se parlait pas trop et en janvier on a commencé à se parler de plus en plus et il y a commencé à avoir une sorte de rapprochement qui s'est passé. (...) Un jour je rentrais chez moi et je devais prendre le bus avec ma copine. Le bus est arrivé et elle m'a dit bon je vais vous laisser tous les deux. Je lui ai dit non je vais rentrer avec toi. Après c'était un peu gênant (...) au bout d'un moment il a mis son bras autour de moi, tu sais pour me rapprocher de lui. (...) Je me disais, je suis bloquée, je peux plus sortir. Sauf qu'à ce moment-là, j'ai dit, je sais pas trop comment je devrais le faire si je dois sortir avec toi et tout... Et lui, il a dit : je vais te montrer. Il a levé mon menton et il m'a embrassé ! Mais moi j'étais pas prête ! Je voulais pas ! (...) Du coup j'étais pas bien après, je suis rentrée et j'ai cassé directement, le truc c'est que ça ne faisait même pas 5 heures qu'on était ensemble... (...) Il m'a dit j'espère que j'ai pas été trop vite... Si mais je lui ai pas dit, j'ai peur de le blesser. (Chelsea, 5^e, 12 ans, collège C)

Pour les garçons, toute adoption de comportements féminins ou l'insertion prolongée dans des groupes du sexe opposé est suspect. Les garçons trop sérieux, trop scolaire, trop gentils, trop réflexifs, qui ne jouent pas aux jeux vidéo, qui ne pratiquent pas de sport, qui ne jouent pas à la bagarre, *etc.*, ont du mal à rester dans les groupes de garçons. Alors ils restent seuls où se rapprochent des groupes de filles. Les collégiens les appellent poliment et péjorativement les « *efféminés* » ou vulgairement les « *pédés* », les « *baltringues* » ou les « *boloss* ». Ces insultes leur assignent un statut de dominés, de « *victimes* ». Les garçons qui passent trop de temps avec des filles peuvent aussi être négativement perçus par celles-ci en tant que « *mecs à meufs* », « *polygames* ».

Il y a des filles qui sont traitées de putes. Les garçons on les insulte de mecs à meufs ou de petits pédés. Il y en a qui le prennent mal et il y en a qui le prennent bien. On dit sur moi askip c'est un mec à meufs. On dit ça parce qu'on traîne avec des meufs (...). Il y en qui disent ouais vous êtes trop avec des filles, des trucs comme as¹. Après moi je dis pourquoi ? Les gens ils pensent que direct je veux sortir avec plein de filles comme des polygames. (Maxime, 3^e, 14 ans, Collège C)

Le rapport à l'école

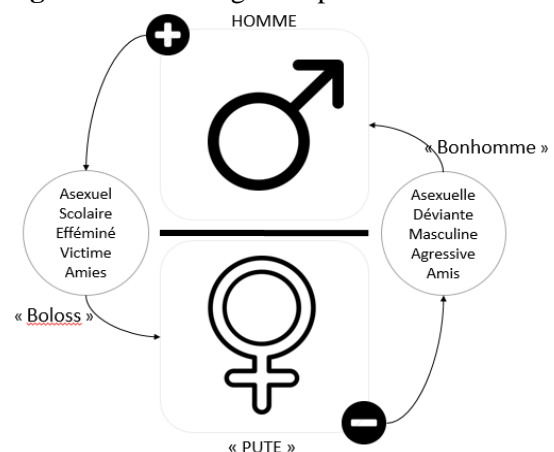
Pour affirmer leur masculinité et lever le doute, les garçons choisissent d'adopter des comportements transgressifs. Marwann Mohammed a remarqué que pour s'intégrer dans une bande de jeunes, les adolescents adoptent souvent des comportements fidèles aux normes de la rue, qui vont à l'encontre des schémas familiaux et scolaires (2011). Le collège, en tant que lieu de rencontre, favorise la formation de ces bandes (p.69) dans lesquelles les conduites déviantes et l'échec scolaire sont érigés comme normes. Les pratiques délinquantes ne sont pas une fin en soi mais un moyen d'être valorisé (p.273), comme en témoigne Isham sur qui l'attente de distanciation aux normes scolaires pèse beaucoup plus lourd que sur les épaules de sa sœur jumelle, première de classe.

Dans le collège il y a une sorte de hiérarchie : plus t'es un délinquant, plus t'es haut dans la hiérarchie. (...) Plus ils ont des mauvaises notes, plus ils sont contents en fait. (...) C'est le genre de personne à faire du vélo dans les couloirs quand il y a des cours à côté. (...) Le comportement aussi : plus t'as d'avertissement, de conseils de discipline, de rapports... Plus t'es respecté, mais il n'y a rien de respectable en fait. (...) J'essaie de faire semblant en faisant le mec : on a des mauvaises notes on est content, alors que grave pas. C'est pas que je fais exprès...en fait si je fais exprès parce que j'ai envie de me faire respecter. (...) Ma sœur [*jumelle*], c'est pas pareil parce que c'est une fille, donc une fille exemplaire, une fille avec des bonnes notes, c'est normal. (...) En fait les filles peuvent avoir des bonnes notes, mais les garçons, il ne vaut mieux pas. Enfin, dit comme ça, ça paraît totalement stupide et c'est totalement stupide. Mais c'est ça. (Isham, 4^e, 13 ans, collège C)

Dans l'ordre du genre rien n'est joué d'avance. Une fille peut être promue au rang des dominants en adoptant des comportements ou des valeurs perçues comme masculines et viriles (délires, force, insultes), en faisant le « bonhomme ». Les garçons eux, risquent de perdre leur statut en se mélangeant aux filles, en étant trop scolaires, trop efféminés, en n'affirmant pas leur hétérosexualité. Les genres sont performés continuellement et les hiérarchies susceptibles d'être bousculées (Figure 1).

Pour préserver leur réputation, filles comme garçons prennent de la distance avec les comportements associés à la féminité comme l'extériorisation des sentiments, l'obéissance aux normes scolaires, la sexualisation du corps.

Figure 1. Ordre du genre : promotions et déchéances



¹ « As » est le verlan de « ça »

2. Un écran pour échapper cette hiérarchie genrée ?

Les modes d'interactions à la source de ces hiérarchies juvéniles se sont intensifiés et amplifiés avec l'apparition du téléphone mobile. 91 % des 12-17 ans l'utilisent quotidiennement (Credoc, 2017), souvent comme un moyen de concilier les restrictions de sortie parentales et le besoin d'autonomie relationnelle (Metton, 2004). A travers l'application Snapchat, où les échanges se font à partir de courtes vidéos censées disparaître après lecture, les collégiens maintiennent le contact avec leurs camarades, rencontrent d'autres jeunes et flirtent (Déage, 2018).

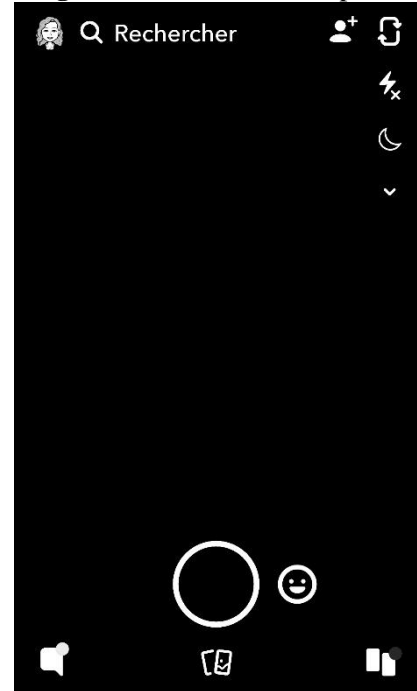
a. Des rencontres « à part »

Snapchat est actuellement la plateforme la plus prisée par les collégiens. 69,2% des adolescents interrogés avaient un compte Snapchat en 2018 et cette application était préférée par 58,6% des élèves, loin devant Instagram (20,2%).

La firme refuse désigner son produit comme un réseau social, car elle l'a conçu comme un espace d'échanges éphémères et informels entre amis. Son interface minimaliste, centrée sur la caméra, a pour objectif de donner aux utilisateurs l'impression d'interagir en face à face, malgré la distance.

L'application est construite pour être peu lisible (Figure 2), ce qui, selon le PDG France de Snapchat a été interprété par les jeunes comme étant un dispositif « *contre les adultes* ». Elle ne dispose pas de moteur nominatif de recherche. Il faut connaître le pseudonyme exact, disposer d'un numéro de téléphone ou d'un snapcode, pour retrouver une personne. Les adolescents l'utilisent pour expérimenter leur autonomie relationnelle naissante échappant tant à la surveillance parentale des fréquentations (Metton, 2004), qu'au contrôle, aux remarques, moqueries et rumeurs de la cour de récréation.

Figure 2. Interface de Snapchat



Toutefois, ces échanges ne s'adressent pas nécessairement aux jeunes du même collège. Les élèves disent souvent éviter tant que possible les flirts et les relations avec les jeunes de leur établissement, par peur d'éprouver de la gêne en face à face, d'avoir des ennuis en cas de rejet, de rupture, ou que les autres découvrent leur histoire, fassent circuler des rumeurs qui reviennent aux oreilles de leurs parents. Ces relations à part sont parfois idéalisées par les adolescents, qui les perçoivent plus pures et plus sincères que les relations en face-à-face.

Paradoxalement, Snapchat est conçu pour les amis proches, ce réseau est pourtant sur lequel 27,4% de collégiens déclarent faire le plus de rencontres (n=226)². Ils troquent des services de « pubs » dans leur stories, c'est-à-dire, présenter leurs amis à leur communauté au moyen d'une photo ou d'une vidéo, et partagent leur pseudo ou leur snapcode pour qu'on les ajoute (Déage, 2018).

b. Expérimentations interactives des identités de genre

Snapchat, connu surtout pour ces lentes ou filtres, incite les utilisateurs à ne pas se prendre au sérieux, à partager davantage d'eux-mêmes selon le PDG France de la firme. L'idée est de créer espace de discussion libérée des contraintes esthétiques et formelles de la vie quotidienne. Plus grande et diverse est l'audience, plus forte est l'autocensure. Là, le contrôle du groupe semble s'effacer : l'essentiel des échanges se font en privé, le dialogue ne vaut que pour deux interlocuteurs, la communauté du contact reste inconnue et toute lecture, tentative de sauvegarde ou de diffusion du contenu est censée être notifiée.

Les échanges privés dominent : 30,4% des adolescents ne publient jamais de stories³ et seulement 17% en publient tous les jours (n=171). Ces échanges sont récompensés par des emojis et des Snapstreaks, appelés

² 50,4% des élèves ne font pas de rencontres sur les réseaux et 15,5% rencontrent le plus de personnes sur Instagram

³ Story : photos ou vidéos de moins de 10 secondes accessibles par la communauté pendant 24h

« flammes » par les adolescents. Ils apparaissent à côté du nom du contact témoignant de la permanence⁴, de la durabilité⁵ et de la réciprocité de la discussion. 60,1% des élèves déclarent avoir des flammes et 36,5% cherchent intentionnellement à en obtenir le plus possible (n=170). Parfois, ils lancent des appels dans leurs stories pour trouver de nouveaux interlocuteurs. S’instaure alors une coprésence permanente faite de vidéos informelles, suggestives et elliptiques (Verstraete, 2016, p. 109) qui permettent aux collégiens de s’immerger dans l’expérience quotidienne des jeunes du sexe opposé.

Ce quotidien est néanmoins filtré et améliorée. D’une manière générale, les jeunes partagent quand des événements se produisent : ils sont avec des amis, à une fête, à un concert, au restaurant, dans la rue, dans les magasins, en soirée privée, spectacle de fin d’année, affrontement de quartier, *etc.* Les filles souvent inspirées des pratiques courantes sur TikTok ou Instagram, n’hésitent pas à se maquiller, à s’habiller court ou à adopter des moues, plus sexualisées que dans la vie quotidienne. Les garçons, eux, affichent leurs pratiques sportives mais aussi déviantes en groupe, des bagarres, du petit vandalisme, leur consommation de chicha ou de stupéfiants. Leur objectif est double : expérimenter leur identité de genre et retenir l’attention. Conscients que ces images peuvent leur faire courir des risques, les adolescents sont aussi très vigilants dans le choix des personnes avec qui ils partagent ces contenus, certains créent des groupes de contacts auxquels ils n’envoient le plus souvent qu’un écran noir décoré d’un emoji flamme.

Dans la logique de faire de nouvelles rencontres, de nouvelles amitiés ou de flirter, des stratagèmes sont mis en œuvre pour forcer les confidences. Le jeu et l’anonymat permettent aux collégiens de dissimuler leurs intentions. Ils jouent à action ou vérité, à cap ou pas cap, *etc.* Ils créent des faux comptes ou passent par des applications tierces comme Sarahah ou Askip pour poser des questions anonymes. Toutes ces stratégies permettent de libérer de la réserve et de la pudeur les discussions entre les filles et les garçons (Clair, 2009, p. 35-38). En somme, si la performance du genre semble décuplée sur les réseaux, la séparation entre les genres semble s’y effacer.

c. *Reclassification hétéronormative hors ligne*

Toutefois, les discussions ne sont jamais ni complètement privées, ni uniquement en ligne, mais elles sont enchâssées dans des réseaux de diffusion, qui s’étendent bien au-delà des communautés numériques. On ne sait jamais qui regarde derrière l’écran. Les échanges numériques sont sujet de discussion dans la cour. Les jeunes interagissent à plusieurs sur les réseaux. Les échanges peuvent être sauvegardés et diffusés des applications à l’insu des expéditeurs, grâce à des applications tierces. 12% collégiens déclarent s’échanger leurs mots de passe pour ne pas perdre leur flammes en cas de déconnection prolongée ou pour faire des pubs dans la story de leurs amis. Ils ont donc aussi les moyens de regarder des contenus qui ne leur sont pas destinés ou d’usurper l’identité d’un ami, *etc.* Les échanges privés en ligne sont également soumis à un contrôle parental. Par exemple Chaïma, une élève de 3e du collège C, commente les snaps avec sa grande sœur et sa mère. Elle est néanmoins sélective, car elle pense que si sa mère voit ses amies en situation compromettante – trop sexualisée ou en présence de garçons – elle peut lui interdire de la fréquenter ou en parler aux parents de son amie. Au collège, des rumeurs naissent dès que les premiers signes de tentative de séduction sont perceptibles sur les photos : formes, décolleté, rajouts, maquillage, consommation de chicha⁶, *etc.* La féminité affichée sur les réseaux est perçue par le groupe comme une trahison et une menace à repousser. Les traces numériques sont utilisées comme garantes de la véracité des accusations.

Les jeunes sont très critiques à l’égard de ceux qui cherchent trop ostensiblement à se rendre visibles. Ils leur reprochent de ne pas être authentiques, de s’inventer une vie, de prendre les autres de haut alors qu’ils n’ont pas de place particulière dans le groupe, hors ligne.

Il y a une fille, elle vient me parler, (...), mais après, quand je vais lui parler sur snap tout ça, elle lâche des vues, elle fait la star. Quand je lui envoie le message, elle regarde le message et elle répond pas. Sinon des fois elle a rien à faire dans sa vie mais sur Snap elle fait la meuf qui genre elle a une vie de

⁴ Un échange de snap minimum toutes les 24h

⁵ Le nombre de jours de conversation ininterrompue est indiqué

⁶ la chicha est une pratique et un lieu associé à la séduction dans l’imaginaire des jeunes

fou. Tous les jours elle sort et tout ça. Alors qu'en vérité elle reste chez elle, elle galère devant la télé. (Cratos, 3^e, 15 ans, Collège C)

Parfois, les adolescents cherchent à falsifier ces preuves pour constituer des dossiers qui leur permettent de lancer des rumeurs ou de « *faire une réputation* » à quelqu'un. Adeptes des canulars, les adolescents manipulent leurs contacts. De nombreux élèves ont joué au *lyrics pranks*, popularisé par de jeunes YouTubers, qui consiste à écrire phrase par phrase les paroles d'une chanson en la faisant passer pour sienne. « *Par exemple on prend la chanson : "t'es mon bijou", après je peux dire "je suis fou de toi je veux mon doudou"* » (Sabrina, 12 ans, 5^e, collège A). Ils font en sorte que l'autre révèle des sentiments ou s'énerve, pour partager ensuite la conversation du piégé. Les garçons pratiquent la « *matrix* » : ils font croire à une fille qu'ils sont amoureux d'elle pour qu'elle leur avoue ses sentiments, qu'elle envoie des photos dénudées, ou accepte un rendez-vous. Si une rumeur naît – à cause de l'amie qui l'a accompagnée ou de garçon qui se vante, ce sont les filles qui sont jugées responsables de ne pas « *se respecter* ».

Elles sont plus susceptibles de recevoir une réputation négative car elles ont tendance à s'exposer davantage dans des situations de flirt et de sexting. Les garçons veulent des images alors qu'elle, elles attendent des sentiments (Ricciardelli et Adorjan, 2019). Néanmoins les garçons ne sont pas complètement à l'abri. Dans le collège B, un garçon de troisième se serait fait hacker son compte Facebook et plusieurs camarades de sa classe auraient reçu des vidéos de masturbation. Il s'est fait frapper à la sortie des cours par Martin, qui a vécu cet échange comme une atteinte à sa virilité : « *Si c'est une femme j'm'en fous mais là c'est un homme* » (Martin, 3^e, 14 ans, Collège B).

Conclusion

Au collège, le contrôle exercé sur les appartenances de genre est très intense. Les collégiens se forcent parfois à performer leur genre pour ne pas entendre d'insultes ou de rumeur à leur sujet. Les genres sont hiérarchisés : ceux qui adoptent des comportements viriles sont dominants, et les dominés adoptent des comportements jugés féminins. Pour échapper au contrôle social et aux rapports hiérarchiques, les jeunes se rencontrent, discutent, expérimentent sur les réseaux sociaux, particulièrement Snapchat parce qu'il offre plus de garanties en termes de confidentialité des échanges. Néanmoins, ce sentiment de liberté est trompeur, car les collégiens redoublent de stratégies pour capturer des traces rétablir brutalement la hiérarchie hétéronormative traditionnelle hors ligne.

Références

- AMSELLEM-MAINGUY A., COQUARD B., VUATTOUX A., 2017, « Sexualité, amour et normes de genre. Enquête sur la jeunesse incarcérée et son encadrement », Rapport d'étude de l'INJEP, SGXSFVI, INJEP.
- BEAUVOIR (DE) SIMONE, 2015, *Le Deuxième Sexe II, l'Expérience Vécue*, Gallimard, Paris (Folio Essai), 657 p.
- BERGSTRÖM M., 2019, *Les nouvelles lois de l'amour: sexualité, couple et rencontres au temps du numérique*, Paris, La Découverte, 220 p.
- BIDART C., PELLISSIER A., 2002, « Copains d'école, copains de travail: Evolution des modes de sociabilité d'une cohorte de jeunes », *Réseaux*, 115, 5, p. 17.
- BOZON M., 2012, « Autonomie sexuelle des jeunes et panique morale des adultes: Le garçon sans frein et la fille responsable », *Agora débats/jeunesses*, 60, 1, p. 121.
- CLAIR I., 2008, *Les jeunes et l'amour dans les cités*, Armand Colin, Paris (Individu et Société), 312 p.
- CREDOC, 2017, « Baromètre du Numérique 2017 (17ème édition) », Crédoc.
- DAGNAUD M., 2013, *Génération Y. Les jeunes et les réseaux sociaux, de la dérision à la subversion.*, Presses de Science Po, Paris (Nouveaux Débats), 210 p.
- DEAGE M., 2018, « S'exposer sur un réseau fantôme: Snapchat et la réputation des collégiens en milieu populaire », *Réseaux*, 208, 2, p. 147-172.
- METTON C., 2004, « Les usages de l'Internet par les collégiens. Explorer les mondes sociaux depuis le domicile », *Réseaux*, 1, 123, p. 59-84.
- MOHAMMED M., 2011, *La formation des bandes: entre la famille, l'école et la rue*, 1re éd, Paris, Presses universitaires de France (Le lien social), 453 p.

RICCIARDELLI R. (ROSE), ADORJAN M., 2019, « 'If a girl's photo gets sent around, that's a way bigger deal than if a guy's photo gets sent around': gender, sexting, and the teenage years », *Journal of Gender Studies*, 28, 5, p. 563-577.

TURNER F., 2006, *From counterculture to cyberculture: Stewart Brand, the Whole Earth Network, and the rise of digital utopianism*, Chicago, University of Chicago Press, 327 p.

VERSTRAETE G., 2016, « It's about Time. Disappearing Images and Stories in Snapchat », *Image & Narrative*, 17, 4, p. 104-113.